

I

AUSSI BELLE QU'ELLE ÉTAIT MORTE

Elle était aussi belle qu'elle était morte. D'une élégance discrète, jouant sur les tons et les nuances de beige, du genre qui veut plaire mais sans ostentation. Seules ses chaussures étaient un tantinet extravagantes : rouges, le talon trop haut, évasées sur le devant. Les orteils dépassaient de la semelle et s'élargissaient en un éventail de viande dont les extrémités vernies étaient du même rouge carmin que ses chaussures.

Maintenant, la question qui se posait était simple : ignorer ce corps, continuer son chemin après avoir rappelé le chien et lire la nouvelle dans les journaux, ou bien appeler le 112 et rester coincée au commissariat une

bonne partie de la journée qui, soit dit en passant, avait déjà mal commencé.

Elle décida de poursuivre, ce n'était pas le bon moment, elle ne pouvait pas se permettre d'affronter une quelconque forme de stress. Le stress fait vieillir, enlaidit et, surtout — horreur — le stress oxyde ! Oui, le stress oxyde, lui avait expliqué son esthéticienne. En quoi consistait l'oxydation, exactement, elle ne l'avait pas vraiment compris. En revanche elle pouvait facilement prévoir que son soin du visage d'il y a deux jours et pour lequel elle avait dépensé 300 euros (vitamine C antioxydant, pour le coup) allait être gâché par une action certes louable d'un point de vue citoyen, mais fondamentalement inutile.

De toute façon, cette femme à l'élégance discrète et aux escarpins incongrus était morte. Quelqu'un la trouverait, un tas de gens passaient le long du fleuve, des joggers ou ceux qui, comme elle, promenaient leur chien. Une fois elle avait même vu deux bonshommes, maigres et déterminés, exécuter une sorte de danse chinoise en pyjama de soie (en tout cas, ça y ressemblait, de la soie noire, brillante et douce). Ou alors des pêcheurs — qu'on puisse réellement manger ces poissons saturés de polychlorobiphényles, elle ne pouvait pas y croire, la faim est une plaie, se dit-elle.

Elle rappela Oscar : le teckel la fixa, interdit, ce n'était pas encore l'heure de rentrer, si ?

— Viens, mon joli, aujourd’hui maman a beaucoup à faire, allez viens, souffla-t-elle à voix basse.

Mais Oscar se coucha. Il épia autour de lui, évitant de croiser le regard de sa maîtresse : parfois ses requêtes lui paraissaient incompréhensibles. Il se mit à bâiller, il bâillait toujours quand il hésitait sur l’attitude à adopter ou lorsqu’il savait qu’on parlait de lui.

— Viens, ma souris, on doit y aller, répéta-t-elle d’une voix plus forte, frappant sa cuisse avec la paume de sa main.

La vendeuse de l’animalerie l’avait mise en garde : « Très affectueux mais têtus, les teckels sont comme ça, ne les laissez pas prendre le dessus... » Tu parles ! À cause de son sentiment de culpabilité, elle avait fini par se faire avoir. Pendant qu’elle travaillait à la boutique, le pauvre chou restait toute la journée seul à la maison, des heures durant. À peine le temps d’évacuer un misérable pipi en milieu d’après-midi avec Maria, sa femme de ménage. Une Vénitienne particulièrement efficace pour ce qui était de laver et de repasser les vêtements les plus délicats. Et Dieu seul sait combien sont délicats les vêtements d’une directrice des ventes chez Hermès. Néanmoins, ladite Maria ne comprenait pas cet engouement pour les animaux domestiques, elle ne comprenait pas les chiens, pire : peut-être les haïssait-elle vu que les croquettes d’Oscar coûtaient l’équivalent de dix heures de lavage, les mains dans l’eau tiède, des vêtements en soie de sa patronne.

Mais tout ça changerait dès qu'elle serait mariée. Elle aurait alors tout le loisir de promener son chien : de longues balades au cours desquelles le teckel pourrait produire, confortablement et en toute sérénité, sa quantité moyenne d'excréments quotidiens qui, de façon surprenante, dépassait le double de son poids corporel. Détail que la vendeuse de l'animalerie avait passé sous silence.

Elle se décida à rejoindre Oscar, le prit dans ses bras, lui fit des bisous sur son petit crâne qui sentait le chien et le monoxyde de carbone.

— Vilain toutou, c'est comme ça qu'on obéit ? chuchotait-elle dans son oreille humide.

Elle se dirigea d'un pas vif en direction de chez elle, ignorant que, juste dans son dos, quelqu'un arrivait.

*

Le garçon et la fille constatèrent avec soulagement que la femme au chien s'en allait. Cet endroit près du fleuve était le leur, ils s'y rendaient chaque fois qu'ils décidaient de manquer l'école. Dernièrement, il ne se passait pas une matinée sans qu'ils viennent y faire un tour.

Un tas de raisons justifiaient qu'ils sèchent les cours. Tout d'abord, les hormones : molécules organiques sécrétées par des glandes destinées à réguler les fonctions de l'organisme (leçon de SVT, première S : *La mise en place des appareils reproducteurs*). En réalité, ils traversaient un

âge caractérisé par de véritables tempêtes hormonales, un raz-de-marée d'hormones, un *Sturm und Drang* (cours de français, première, histoire littéraire du XIX^e siècle, *Le romantisme allemand et français*) — un maelström permanent et inextinguible d'hormones qui bouillaient et explosaient en grondant : tempêtes, trombes d'eau, tourbillons et courants d'air ascensionnels capables de dépasser les 300 km/h, de soulever des voitures et d'arracher les toits des maisons (cours de géographie, seconde, *Un exemple de risque naturel : la ville d'Arequipa et le volcan Misti*).

Et en aucun cas, il ne fallait contrarier l'épanouissement hormonal ; ainsi en avait décidé la fille qui, des deux, était la plus attentive à l'aspect médico-technique de leur relation. Ce fut elle d'ailleurs qui subtilisa dans une parapharmacie du centre leur première boîte de préservatifs, inaugurant ainsi leur entrée dans le monde merveilleux du sexe protégé.

Aux hormones, on pouvait ajouter d'autres arguments justifiant leur absentéisme : le plaisir de fumer un joint en paix, par exemple. Parce que, avant de donner le feu vert aux hormones, un bon pétard était l'idéal. Ainsi en avait décidé le garçon qui, des deux, était le plus attentif à l'aspect hallucinatoire de leur relation. Depuis deux ans, il cultivait dans le jardin de la villa familiale — au milieu duquel trônait un palmier nain — une trentaine de plants de marijuana parfaitement camouflés dans la

vigne grimpante recouvrant l'immanquable table de jardin sous la treille: le tout était destiné à un usage personnel ainsi qu'à un petit trafic bien engagé et prometteur.

Sans compter que l'école, ça ne servait plus à rien, tout le monde le savait. On l'affirmait à la télévision, on le répétait à la radio et sur le web, les profs eux-mêmes étaient convaincus que l'unique possibilité pour un jeune Italien de trouver un boulot et de faire quelque chose de sa vie était de s'expatrier.

Du reste, eux-mêmes avaient déjà planifié leur avenir: l'été prochain, dès qu'ils auraient atteint leur majorité légale, ils mettraient les voiles. Ils avaient convenu de laisser une lettre d'explication sur la table de la cuisine afin que leurs parents se résignent à leur départ et n'alertent pas la police. Quant à l'argent, ce n'était pas un problème: grâce au trafic d'herbe et à leur livret A — destiné aux études universitaires et auquel ils auraient bientôt accès — ils estimaient pouvoir compter sur un minimum de dix mille euros.

C'est alors que, assis peinarads sur la couverture tandis que le garçon roulait un joint, leur excitation se mua en déception: ils n'étaient pas seuls. Un pied féminin, chaussé avec élégance et curieusement abandonné, dépassait d'un buisson. Au pied, succédait une jambe, à la jambe un torse, au torse un visage; un visage aussi beau qu'il était, à l'évidence, sans vie.

La fille hurla, le garçon se jeta sur elle, plaquant sa main sur sa bouche.

— Tais-toi, lui ordonna-t-il, tais-toi s'il te plaît.

La fille, respirant tant bien que mal à travers ses narines dilatées, hocha la tête. Il retira sa main, ramassa rapidement joint, tabac, papier à rouler et la marijuana qui s'étaient dispersés dans l'herbe suite à leur corps-à-corps. Il fourgua le tout dans son sac Freitag bleu ciel, cadeau de Noël de ses parents. Il se redressa, lui tendit la main.

— Lève-toi, faut qu'on se tire d'ici, dit-il. Manquerait plus qu'on me chope avec une morte, mon sac bourré de dope. J'ai mes livraisons aujourd'hui.

— Mais... ? tenta-t-elle.

— Grouille, bordel!

— Cette femme est...

— Ouais, elle est morte, quelqu'un la trouvera et ce sera pas nous. Bouge-toi, j'entends du bruit, quelqu'un arrive.

La fille baissa la tête, fixa ses nouvelles Adidas *vintage*, les motifs roses, blancs et or étaient recouverts de boue, ces mêmes Adidas qui venaient de piétiner un cadavre, bon pas vraiment *piétiner*, mais presque. Elle se leva mollement, sa tête comme remplie d'eau. Ses oreilles sifflaient. Dès qu'elle serait à la maison, elle jetterait ses chaussures; un haut-le-cœur lui noua la gorge, elle porta les mains à son estomac et vomit.

— Oh, non, putain, c'est pas vrai, putain, putain, putain, répéta le garçon.

La fille hoquetait comme si elle allait s'étrangler.

Il s'approcha d'elle, posa une main dans son dos.

— C'est rien, t'as juste eu la frousse, l'encouragea-t-il en lui tenant le front de l'autre main. Mais, s'il te plaît, dépêche-toi, bordel.

La fille se dépêcha comme elle put. Elle essuya sa bouche du revers de la main. Sans pouvoir détacher le regard de la flaque de lait et de biscuits qui s'était formée à ses pieds, elle se mit à pleurer.

Il la fit se retourner, saisit ses épaules et la secoua gentiment, presque avec tendresse.

— Regarde-moi, lui ordonna-t-il.

Elle le regarda.

— Calme-toi, tout va bien. On se casse et on oublie, ok? Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, dit la fille.

— Alors, cours, dit-il en lui prenant la main. Cours, allez.

— Mais cette femme..., tenta-t-elle une dernière fois.

— Cours, Vale, cours!

Ils se mirent à courir, ses jambes tremblaient. Il l'aimait, c'était la seule chose qui comptait, elle essayait de ne pas penser à cette femme, se focalisait sur ses nouvelles Adidas qu'elle abandonnerait dans une armoire. Lorsqu'elle entendit les hurlements, elle oublia ses chaussures et accéléra.